Lundi 5 décembre 2011 00h00 [GMT+ 1]

NUMÉRO 107

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

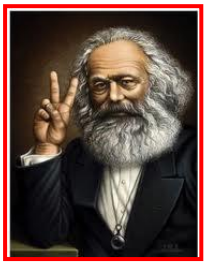
Lacan Quotidien

1er Mouvement (Allegro) du Concerto italien de J.S. Bach BWV971
Keith Jarrett
Cliquez ici

▪ CHRONIQUE ▪

« Mancamento radiale » di Antonio Di Ciaccia

L'objet fétiche européen



▪ ÉCHOS… ▪

De la rencontre avec Blandine Kriegel

Le moment républicain *par Pauline Prost*

Lilia Mahjoub, le texte de son intervention

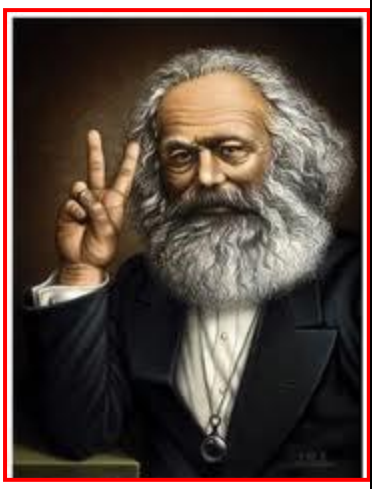
▪ CHRONIQUE ▪

« Mancamento radiale » di Antonio Di Ciaccia

L'objet fétiche européen

« Tutti i nodi tornano al pettine », dit un proverbe italien, dont l'équivalent en français serait : « à la fin tout se paie ». **Le capitalisme n'a pas l'air de se porter mal, mais les vieux occidentaux semblent être *occidentés* à jamais par le capitalisme ; ce qui, finalement, donne raison à Marx qui voyait les humains réduits à une pure variable du capital**.

Giorgio Ruffolo, économiste et ancien ministre, donne une lecture des origines et ressorts de cette situation dans *la Repubblica*. D'abord nos ancêtres, les Romains, basaient leur économie sur le vol : de terres, de femmes, d'esclaves, d'or, et j'en passe. Au moyen-âge l'économie se basait sur la cour : la prospérité des seigneurs, *pars dominica*, s'alimentait de l'exploitation des paysans, *pars massaricia*. Puis sont arrivés la démocratie et le capitalisme. Selon notre Auteur le capitalisme [passons pour le moment sur la démocratie] tend à réaliser une croissance générale de l'économie et, malgré les injustices, il y parvient ; d'où, à son avis, son « indiscutable supériorité sur tout autre régime ». Pourtant, quelque chose s'est gâté à cause du transfert de l'accumulation des *choses* vers l'accumulation des *titres* qui représentent les choses (la finance). Désormais, le capitalisme ne traduit plus le profit dans la production de biens réels et s'adonne à une concentration de la richesse sous forme de liquidités (monnaies et titres) entre les mains de quelques ploutocrates (privés, mais surtout institutions), ce qui a eu pour conséquence le fait que la valeur de la liquidité mondiale a pu représenter douze fois celle du produit réel mondial. **Voici la raison de l'endettement des nations riches, l'économie ne se base pas sur l'exploitation du moment présent mais sur les revenus futurs.**



Quelques remarques. De fait, le capitalisme tend à la croissance de la richesse. Il est vrai également que les deux partenaires du capitalisme, le *capitaliste* et le *prolétaire*, sont assimilés : s'ils renoncent à la jouissance, ils vont gagner un surplus. Seulement pour le capitaliste, il s'agit de la plus-value qui lui revient après avoir perdu la jouissance de l'usage de la marchandise produite par le travailleur, lequel, après avoir perdu sa liberté, a lui aussi son surplus. Au lieu de vivre, il *survit*. **Lacan, avec ces petites gloses qui font notre**

jouissance à nous, dans l'*Envers de la psychanalyse* élargit la question à ces peuples qui veulent participer à la richesse des nations développées : dans cette affaire, ce qu'ils vont perdre, c'est leur savoir. Savoir qui leur donnait leur statut et que le riche ou les nations riches empochaient par-dessus le marché, sans le payer.

Marx, dans *Le Capital*, nous enseigne que la marchandise, qui ne sert pas seulement pour son usage ni pour sa valeur, reçoit son aura « mystique » à partir de la forme qui reflète – « comme dans un miroir », dit-il – la forme du rapport social entre les humains. La marchandise, donc, qui était faite pour l'échange, et l'argent qui était fait pour circuler, en se fixant, se métamorphosent en « objets fétiches » et, parallèlement, les métallos s'habillent en capitalistes.

Revenons à l'Europe, avec son comique et son tragique, mélodramatiquement liés. Non seulement les Pays européens endettés voient s'effondrer comme un château de cartes leurs titres, mais les plus vertueux ne veulent pas devenir les coffres-forts des eurobonds, qui cèlent des titres (sans valeur) d'autrui. Les métallos allemands ne sont pas du tout prêts à se laisser spolier par des méditerranéens adeptes du *dolce far niente*, lesquels, à leur tour, reprochent aux nordiques leur attachement à une monnaie forte qu'ils appellent désormais le neuro (euro du nord).

La dichotomie s'est ainsi reproduite à l'intérieur de l'Europe, et peu importe si l'Harpagon allemand reste accroché à ses Bund (« *Si je l'appelle un vol ? Un trésor comme celui-là ?* ») et le napolitain généralisé à son plaisir (« *[…] mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser* »), puisque dans le deux cas, c'est du toc. **Ce qui se tient c'est que le capitalisme est une chose sérieuse, « quelque chose de follement astucieux », pour le dire avec Lacan, « mais voué à la crevaison ».** Justement parce que « ça marche trop vite, ça se consomme, ça se consomme si bien que ça se consume ». Et nous avec.

Ecf-messager nous informe d'une Soirée de la Bibliothèque *Le symbolique au XXIe siècle* Le signifiant vivant : « Lire Lacan en Chine » le Mercredi 7 décembre 2011 à 21h15

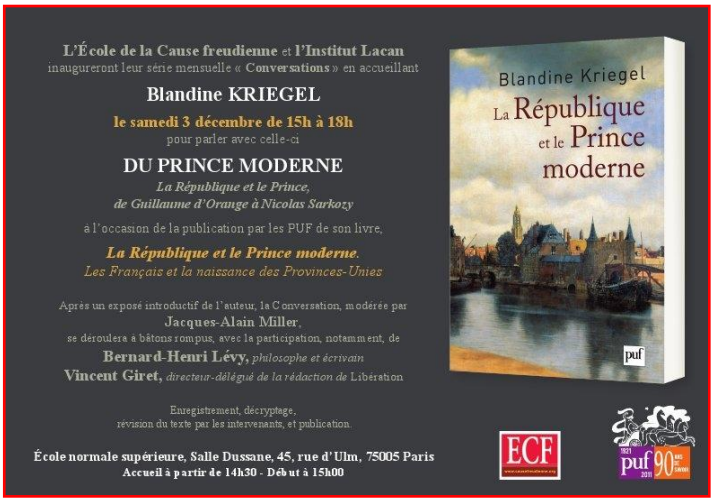
Nathalie Charraud présentera un exemple chinois de *pas-tout,* tiré d'un commentaire de *l'Art de la guerre* de Sun-tsu .

Alain Cochard se propose de montrer que les références de Lacan à la culture chinoise et en particulier à Mencius répondent à des problèmes cliniques.

Jean-Louis Gault, chroniqueur de Lacan Quotidien (**Chronique chinoise**) fera le point sur les caractéristiques de l'écriture chinoise, en ce qui la distingue d'une écriture alphabétique et ce pour quoi elle a pu intéresser Lacan.

Catherine Orsot-Cochard traitera des « pouvoirs de la cursive », en référence à une phrase de Lacan dans «Lituraterre», Séminaire XVIII, p. 120.

▪ ÉCHOS… ▪



De la Conversation avec Blandine Kriegel :

- **Le moment républicain par Pauline Prost**
- **Lilia Mahjoub nous fait le plaisir de partager avec les lecteurs de Lacan Quotidien le texte de son intervention.**

Le moment républicain *par Pauline Prost*

Dans ce lieu de mémoire qu'est, pour tous les lacaniens, la salle Dussane de l'Ecole normale supérieure, nous a été présenté, ce samedi, un personnage dont le travail de Blandine Kriegel (**1**) nous révèle qu'il hante l'Europe, non certes comme un spectre, mais porteur cependant d'une "prometteuse étrangeté": il s'agit de Guillaume d'Orange, fondateur, à l'enseigne des Provinces Unies, du premier Etat républicain. Figure éponyme du "Prince moderne", il **représente, annonce Jacques-Alain Miller dans sa présentation "la bascule décisive de notre monde, et une trouée vers l'avenir, voire un mathème de la modernité"**.

Le commentaire de Blandine Kriegel fut enchâssé dans un débat captivant auquel Jacques-Alain Miller, Bernard-Henri Lévy, Lilia Mahjoub, Marie-Hélène Brousse, Philippe La Sagna et Eric Laurent, ainsi qu'Alexandre Adler et Alexis Lacroix apportèrent leur concours.

Le miracle de ce "moment hollandais" se mesure à la série des oxymores que les échanges ont fait surgir: l'oxymore n'est pas seulement une figure de rhétorique, mariant les contraires, il porte aussi le défi sur la contradiction, déjoue la dialectique, néglige les médiations, s'interdit les ruses de la raison. **Il engendre des chimères, dont la première est la notion d'Etat républicain** : conjonction improbable, impossible jusque là, entre la tradition républicaine des cités, antiques ou médiévales, et l'Etat impérial, dressant ainsi, à l'image d'Athènes contre les Perses ou la Macédoine, les provinces de Hollande contre Philippe Deux.

Incarner cette chimère, l'inscrire dans l'histoire, a été "le courage et la folie" d'un souverain

inspiré, mais aussi le fruit d'une audace de la pensée, celle de juristes tels que Jean Bodin, qui ont théorisé l'effort de mettre la puissance étatique sous le joug de la loi républicaine, de convertir la "potestas" en "auctoritas", d'inventer une nouvelle souveraineté, où le Prince, arraché à son destin machiavélien, devient détenteur d'une violence "légitime", car il est lui-même soumis à la loi. A l'enthousiasme de Hegel qui, en Napoléon, voyait "passer l'Esprit du monde (c'est-à-dire l'Etat de droit) sur son cheval", B. Kriegel, tout aussi enthousiaste, objecte qu'il est apparu bien plus tôt, mais sans cheval.

Le paradoxe d'une Puissance républicaine (la force de la loi) fait surgir, au cœur de cette

nouvelle langue politique forgée par les juristes et des penseurs tels que Rousseau ou Spinoza, contre le droit Romain, un second oxymore, une nouvelle chimère, la notion de Droit naturel, qui n'a de sens que si cette "nature" est invoquée en termes religieux, opposant le message biblique à l'arbitraire des tyrans. Inscrire dans le Droit les normes et valeurs sociales diffusées par la religion, mais ainsi laïcisées, tel est le tour de force du spinozisme, dont la Révolution française et les actions contemporaines en faveur des Droits de l'homme sont les héritières.

Enfin, **troisième oxymore, l'invention paradoxale d'une "république démocratique"** : il n'est pas si facile, en effet, d'accorder ces deux concepts, qui sont pourtant souvent confondus. La république garantit l'Etat de Droit, par sa Constitution, la démocratie est le gouvernement du peuple. Mais le peuple peut choisir un tyran, inversement, la République est infiltrée par l'aristocratie des législateurs, de tous les corps bureaucratiques qui font appliquer les lois. L'appel à une république plus démocratique a résonné dans les interrogations sur l'Europe, car, si la réussite de Guillaume fut aussi celle des penseurs et des alliances européennes, elle nous permet peut-être de concevoir une République

européenne, que la tension entre l'Etat, les frontières nationales et la volonté des peuples, laissent en l'état actuel d'un "objet politique non identifié" (B.H.L.)

Prince moderne, Esprit du monde sans cheval, condottière taciturne, jeune matamore et vieillard mélancolique, tel est Guillaume à travers ses hétéronymes. Arrêtons-nous au plus flatteur: "**Moïse flamand**", et, puisque le débat nous a permis

de partager nos langues, allons à la rencontre du **Moïse de Freud**, dans son étrange duplicité. Moïse, ce dispensateur des commandements qui régissent, de toujours, les sociétés humaines, mais aussi instrument d'un Dieu cruel, obscur et belliqueux. On peut y voir l'allégorie de tous nos oxymores: ils désignent, dans la langue politique le conflit de la force et du Droit, dans la langue lacanienne, l'impossible conjonction du symbolique et du réel: il y faut une médiation imaginaire, dont cette conversation a esquissé trois modalités (mais y en a-t-il d'autres?): **la nation**, **la religion**, l'identification à un signifiant-maître, celui de **l'exception**. **Ces trois instances sont porteuses d'idéal, aimantent le désir, mais conduisent, toujours, à la guerre. Le "moment hollandais", réussissant leur nouage, en a conjuré les démons, offrant à l'histoire de l'Europe une direction inattendue**.

(**1**) Blandine Kriegel, *La République et le Prince moderne*, P.U.F., 2011.

Voici le texte de l'intervention que j'ai faite samedi dernier à l'ENS, et qui comporte les questions que j'ai adressées à Blandine Kriegel, après lecture de son livre passionnant sur « La République et le Prince moderne » :

Si, avec Guillaume d'Orange, nous avons un modèle de république moderne, qui rompt avec la fiction rationaliste du modèle du « Prince » de Machiavel, et qui n'est donc pas la simple évolution des républiques de cités mais bien une rupture épistémologique dans la continuité de l'expérience humaine au plan politique, peut-on alors dire que ce « moment Guillaume d'Orange » devenu concept, ainsi que vous le montrez de façon lumineuse dans votre livre, est applicable, aujourd'hui, à la création d'une république fédérale européenne ?

Si oui, comment ?

Ainsi, ce modèle de république moderne, qui inclut le plus grand nombre d'hommes (et de femmes) - au sens où Bodin énonçait qu' « […] il ne faut jamais craindre qu'il y ait trop de sujets, trop de citoyens, vu qu'il n'y a richesse, ni force que d'hommes […] » (**1**) – représentés par les Etats–Généraux bien sûr, ainsi qu'un « Prince », ce modèle avec ces deux composantes suffit-il à une telle création ?

Le « Prince », celui qui donna naissance au concept, était animé d'une « ferveur » singulière, et je dirai même, au sens de Lacan, d'un désir.

Faudrait-il attendre qu'un homme (ou une femme) équivalent, c'est-à-dire providentiel, émerge, pour qu'un projet de cet ordre s'accomplisse ?

Un José Manuel Durao Barroso n'est certainement pas un Guillaume d'Orange. Et l'on ne

saurait « fabriquer » un « Prince moderne » de la trempe et de la stature de ce dernier.

Dans les révolutions dites *Printemps arabes*, ce n'est pas le désir d'un homme qui a produit le soulèvement de tout un peuple, si ce n'est un pauvre homme qui a fait le sacrifice de sa vie. Nous sommes loin de l'Eros de Guillaume. A ce jour, dans ces pays, pour mettre en place une constitution, c'est la foi, laquelle se signifie à travers les succès des partis islamistes, qui vient à la place de ce désir. C'est, en d'autres termes, un idéal religieux, un S1, un signifiant maître « L'islam », qui ici rassemble.

Là, où Guillaume d'Orange surmontait et vainquait les séparations, les conflits, les massacres entre catholiques et protestants, nous voyons que c'est la question de la religion qui s'impose et qui risque fort de s'infiltrer dans l'organisation politique des pays concernés.

Bodin, dont vous mettez en valeur la solution républicaine, écrivait d'une part que les Républiques « n'ont appui, ni fondement plus assuré que la foi » (**2**) et d'autre part, à propos d'héritage, que l'égalité entre hommes et femmes n'était pas recommandée. Je le cite : « […] il est certain que si les filles sont égalées aux mâles en droit successif, les maisons seront bientôt démembrées, car il y a ordinairement plus de filles que de mâles, soit ès Républiques en général, soit ès familles en particulier. » (**3**)

Vous connaissez la suite, il prend un exemple, à Rome, où l'on fit passer en force une loi, pour que les femmes ne reçoivent qu'un quart des biens par rapport aux hommes.

« Depuis que la loi fut anéantie, poursuit-il, et qu'il se trouva des femmes qui portaient deux riches successions pendues aux deux oreilles, comme dit Sénèque, […], l'Empire Romain ne fit que décliner de mal en pis, jusqu'à ce qu'il fût du tout ruiné. » (**4**)

Les choses ont certes bien changé depuis et pourtant il demeure encore, en France, des inégalités entre les hommes et les femmes. Je ne les énumérerai pas. Mais ces inégalités au plan de l'héritage, du mariage, etc., ont cours dans les pays qui se réfèrent à la loi coranique et c'est ce qui risque d'être repris dans l'écriture de la Constitution que ceux-ci doivent faire, en Tunisie par exemple.

Pensez-vous qu'une Europe fédérale, faite sur le modèle que vous proposez à partir du « moment Guillaume d'Orange », surmonterait la question religieuse, ainsi que ces inégalités qui le plus souvent y sont liées ?

Jacques Lacan n'était pas très optimiste là-dessus, comme on peut le constater dans le texte de sa « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », lorsqu'il écrit : « Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation. » (**5**)

Voyons ainsi ce qui se passe dans notre pays, quand un Guéant, Ministre, mais aussi conseiller pour ne pas dire éminence grise de Sarkozy, reprend à son compte les thèses du FN sur l'immigration. En vue de 2012 ? Seulement ?

Comme vous l'avez souligné, Guillaume d'Orange était bien entouré ; il avait de brillants conseillers. Guéant n'est en aucun cas Hubert Languet ni même un Philippe Duplessis-Mornay. Par ailleurs, qui conseille Hollande ? Rosanvallon, avec sa Société des égaux ? Je ne crois pas que c'est ce qui pourrait engendrer une « insurrection de la pensée » selon votre belle formule.

Tout cela ne soulève point l'enthousiasme qui permettrait de penser que quelque chose pourrait aller dans le sens de ce que vous développez.

N'est-ce alors qu'un idéal ? Un horizon ? Il faudrait pour l'atteindre un tant soit peu, j'y reviens, qu'un désir s'y mêle. Et aucune volonté, à mon sens, ne saurait remplacer ce dernier. Qu'en pensez-vous ?

J'ajouterai pour finir, que vous lire est un vrai plaisir et que votre livre ouvre tout un champ de réflexion, auquel je pense nous donnerons tout son développement dans la suite.

Lilia Mahjoub.

Notes :

(**1**) Bodin J., *Les Six livres de la République, livre V, Chap. II*, Librairie Générale française, Le livre de Poche, LP 17, n°4619, Classiques de la Philosophie, 1993,p. 250.

(**2**) *Ibid*. p. 248.

(**3**) *Ibid*. p. 251.

(**4**) *Ibid.* p. 251.

(**5**) Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres Écrits*, Éditions du Seuil, Paris, avril 2001, p. 257.

UNIVERSITE POPULAIRE JACQUES LACAN

2012-2013

SEMINAIRE D'ETUDES ET DE RECHERCHE

La guerre, face obscure de la civilisation

Faits, Fictions, Modes de jouissance

&

Pour une théorie lacanienne de la guerre

>> Toutes les modalités pour participer à ce séminaire qui aura lieu tous les 15 jours le mardi de 21H à 23H

lacan quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7*
L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du lacan quotidien

membre de la rédaction victor rodriguez @vrdriguez (sur Twitter)

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & family

lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.